

Jeannette, avec la plus jolie de mes filles. — 5. Comme ils étaient à table, à souper, la demoiselle se met à pleurer. 6. — Pourquoi, mademoiselle, pleurez-vous ? Êtes-vous inquiète de savoir où vous logerez ? 7. Oh ! demoiselle, ne pleurez pas : vous dormirez avec ma fille Jeannette ; 8. Vous dormirez avec ma fille Jeannette, avec la plus jolie de mes filles. — 9. Comme ils avaient quitté le banc, il s'éleva (entre eux) de charmants propos ; 10. Comme ils étaient dans le lit, il s'éleva de l'affection entre eux. 11. — Quelle demoiselle êtes-vous, pour me demander des choses pareilles ? 12. — Je ne suis demoiselle ni dame, mais bien votre doux clerc, Jeanneton. 13. — Si c'est vous qui êtes mon doux clerc, vous me ferez comme vous voudrez.

Cf. deux versions trégorroises, Luzel et Le Braz, *Soniou Breiz-Izel*, II, 126, 130 ; et une vannetaise, Loth, *Revue celtique*, VII, 186.

E. ERNAULT.

XLVI

« Adieu par une jeune fille à une de ses amies qui se marie. »

1. Cannein e ran ouëlein e ran — lan la (3 fois)
Dem hamarades e golan.
2. Nequet hi hol cavan callet
Meit ahouen mar bai mal dretet.
3. Plarh a faisson el me ouai hi
Me mes hi hantet hac er gouï.

(Titre et texte breton vannetais tirés des papiers Duffhol, bibliothèque de M. Gaidoz).

Traduction.

1. Je chante et je pleure, lan la ! sur ma compagne que je perds.
2. Ce n'est pas sa perte que je trouve dure, mais j'ai peur qu'elle ne soit maltraitée,
3. Une fille bien élevée comme elle l'était ! Je l'ai fréquentée et je le sais.

E. ERNAULT.

LA VOIE LACTÉE

VII

Les Sicules (1) appellent la voie lactée « le chemin des troupes » (*Hadak utja*) et racontent que Csaba, fils d'Attila, et les siens vinrent la dernière fois à l'aide des Sicules contre leurs ennemis par le « chemin des troupes » visible de nuit sur le firmament.

Comte Geza KUUN, *Orig. des nation. de la Transylvanie* dans la *Revue d'Ethnographie*, t. VII (1888), p. 246.

H. G.

(1) En allemand *Szekler*, en magyar *Székely* ; c'est le nom historique d'un groupe magyar qui habite dans l'est de la Transylvanie.

LA FRATERNISATION

XV

En France au XIV^e siècle

M. Luce, parlant de la médecine au XIV^e siècle, écrivait :

« On se fait saigner, non-seulement quand on croit être gêné par une exubérance de vie animale, mais encore pour mêler son sang à celui d'un ami, d'un frère d'armes, d'une bonne amie, en signe d'une union éternelle (1). »

Comme exemple de fraternité d'armes, M. Luce cite en note Bertrand du Guesclin et Olivier de Clisson qui se firent saigner ensemble et mêlèrent leur sang lorsqu'ils conclurent un pacte de fraternité d'armes à Pontorson, le 24 octobre 1370. Mais nous n'avons pas trouvé de texte à ce sujet dans le passage de Dom Morice auquel renvoie M. Luce.

M. Luce cite aussi un texte d'archive relatif à des bourgeois qui se firent un jour saigner ensemble « par l'accointance et congneissance qu'ils avoient l'un avec l'autre. »

Il y a là une atténuation à l'usage de boire le sang qu'on avait fait couler en commun. On pouvait en même temps y voir une aimable parodie du rite de la fraternisation, quand le chirurgien jugeait bon de saigner les gens.

H. G.

L'ÉTYMOLOGIE POPULAIRE & LE FOLK-LORE

XVI

Saint Aboutit.

Il y a une trentaine d'années, M. Ollier, à Routot (Eure), a entendu raconter le fait suivant à M. l'abbé Matard ; déjà, à cette époque, le fait s'était passé anciennement :

Une femme vient demander qu'on lui dise un évangile pour deux sous. — A l'intention de quel saint, dit le prêtre. — A saint Aboutit, dit la femme. — Je ne connais pas ce saint, dit le prêtre ; et pourquoi vous adressez-vous à lui ? — Parce que ma fille ne peut arriver à trouver un mari, et nous espérons que saint Aboutit lui en fera avoir un. — Si vous voulez, ma bonne femme, reprit le prêtre, je vais dire l'évangile à l'intention de tous les saints du Paradis. Si saint Aboutit est dans le nombre, votre demande lui arrivera. — Certainement il en est, reprit la femme. — Ainsi dit, ainsi fait.

Il est probable que cette femme avait dans l'esprit un saint qui passe pour faire réussir les affaires qu'on lui recommande ; mais, par ignorance et par préoccupation, elle l'appelait du nom de sa spécialité. L'épithète a supplanté le nom, comme cela est arrivé si souvent.

H. G.

(1) S. Luce, *Histoire de Bertrand de Guesclin*, t. I, 1870, p. 70.